

CONSOLE-DESSERTTE  
et ses CONSOLES D'ANGLE

par

Adam WEISWEILER



**Une exceptionnelle console-desserte et  
ses consoles d'angle  
d'Adam Weisweiler  
ayant appartenu au Prince  
Jérôme Bonaparte, Roi de  
Westphalie**

**Par Patricia Lemonnier**

Auteur du livre de référence sur A. Weisweiler

Présentée à la galerie Camille Bürgi au 3 rue Rossini, Paris 9<sup>e</sup>









## DESSERTTE ET SES CONSOLES D'ANGLE

Large desserte en acajou et placage d'acajou à ressaut central renflé, aux côtés arrondis en léger retrait, à dessus de marbre blanc. Elle comprend deux tablettes d'entrejambe en marbre blanc. Les montants sont à canaux incrustés de laiton et se terminent par des pieds fuselés.

H : 95,5  
L : 157  
P : 51 cm



Les deux consoles d'angle reprennent la disposition à tablettes d'entrejambe et plateaux de marbre, et le même répertoire décoratif.

H : 104  
R : 56 cm



Bâti en chêne et bois résineux, acajou et placage d'acajou,  
Bronze ciselé et doré;  
Dessus de marbre blanc.

France, vers 1785-1790

Par Adam Weisweiler (1746-1820), reçu maître à Paris en 1778.

**Provenance :**

Château de Villandry.

(Collections du marquis de Castellane, du roi Jérôme, puis par descendance la famille Hainguerlot).

**Bibliographie :**

H. Havard : *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, s.d ., Paris.

S. Legrand-Rossi : *Le mobilier du musée Nissim de Camondo*, 2012, Dijon.

P. Lemonnier : *Weisweiler*, 1983, Paris.

P. Le Noach. *Histoire de Villandry et de son Château*, 1949. Imp. Mariotton, Tours, 59 p.

P. Verlet : *Le meuble Français du XVIIIème siècle*, 1982, Paris.



A l'origine, la console est un « meuble meublant » dessiné par l'architecte, et intégré aux boiseries. Elle devient mobile à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle quand elle prend sa fonction de desserte dans les nouvelles salles à manger permanentes. Au XIX<sup>e</sup> siècle encore, Havard (op.cit.) la définit comme « un dressoir de salle-à-manger, muni d'une tablette sur laquelle on peut poser les plats qui sortent de la table ». Pierre Verlet la décrit comme « dérivant de la commode (...) et utilisée comme meuble de salle-à-manger ». Sa forme en découle, large et légèrement arrondie en façade.

Le repas sonne à l'unisson un régal pour tous les sens. La console-desserte vient se placer à son service, plus raisonnable en cela que les tables amovibles imaginées pour Louis XV.

Les saveurs s'emparent du palais, harmonie et confort président aux agapes: si « le bonheur est une idée neuve en Europe » sous la Révolution, la gastronomie le précède dans les mœurs de quelques années. C'est avec la « douceur de vivre » que se propage l'art culinaire et que des gastronomes –comme Grimod de la Reynière- écrivent leurs premiers ouvrages. La table de Talleyrand –dont le château de Valençay est proche de Villandry- est réputée dans toute l'Europe (Carême cuisinier !) et contribue sans doute aux succès diplomatiques du « Diable boîteux ».

Dans un repas servi « à la Française », la desserte reçoit les rafraichissoirs à verres et à bouteilles, les plats des différents services, etc. Hors les repas, on y présente argenterie, porcelaines, flambeaux et girandoles... Meuble d'apparat, fastueux, il joue le même rôle que les « dormants » ou « les surtouts » placés sur les tables : il reste en place, et définit la pièce dans laquelle il se trouve.

Par nécessité les plateaux sont en marbre ou parfois en glace, plus rarement en bois. La qualité des pierres, et on a vu jusqu'à de l'onyx, est fonction des fortunes. Les miroirs renvoient la lumière et multiplient les objets posés sur les tablettes.



Au musée Nissim de Camondo est exposée une console-desserte de Weisweiler en tous points semblables dans sa construction à la notre, quoique de dimensions plus imposantes (L : 190 cm), et avec des glaces dans les fonds. Moïse de Camondo « avait choisi (d'y) disposer plusieurs pièces de forme de son exceptionnelle collection de services Buffon en porcelaine de Sèvres, ainsi qu'une paire de comptoirs carrés en argent par Robert-Joseph Auguste provenant du service dit « de Moscou » dont les reflets se trouvent ainsi démultipliés par les fonds de glace.

1183. Desserte (3 niveaux). Fin du XVIII<sup>e</sup> s. Arch. Étienne Lévy.



Une autre console desserte du même modèle est reproduite dans le « mobilier domestique » (N. de Reyniés, 1992), comme provenant du fonds d'archives d'Étienne Lévy. Une troisième console, des collections de marquis de Hertford, est passée en vente chez Christie's en 1938 (19 mai, lot n°63).

Notre console est accompagnée de deux dessertes d'encoignures, légèrement plus hautes. Du même modèle, elles sont traitées par Weisweiler de la même façon avec des tablettes d'entrejambe à plateaux de marbre. Ces meubles à placer dans les angles pouvaient être utilisés comme de petits placards, et étaient disposés en fonction du plan des appartements. Au musée Nissim de Camondo, Moïse de Camondo n'a pas hésité à placer une encoignure sur un palier dans un escalier... Ici leur fonction est claire : elles viennent en appui de la console-desserte et ont été réalisées pour créer un ensemble, dans une salle à manger.

Le traitement de l'acajou, laissé ici très sobrement naturel, contraste avec celui de la desserte de Camondo. Si l'utilisation de ce bois exotique dans l'ébénisterie s'est développée à partir des années 1760, notamment avec les meubles réalisés pour la marquise de Pompadour par Oeben, elle triomphe avec l'anglomanie de la fin du règne de Louis XVI. « La liberté des mers » retrouvée depuis la paix et le traité de Paris permet la reprise des échanges avec les Amériques. Madame de Genlis le dit : « (les Anglais) ont fait passer la mode de la dorure par leur bois des Indes (...) ».

Cette simplicité est ruineuse : l'escalier de Bagatelle (pour le comte d'Artois) est d'acajou massif. Et, de fait, le bois ne pardonne rien : l'élégance et l'harmonie des proportions doivent s'accorder à la chaleur et à la somptuosité de l'essence ! Ce qui entraîne des achats chez les bons faiseurs.

Adam Weisweiler fait partie de ceux-ci. Il succède à Martin Carlin, mort en 1785, comme principal fournisseur du marchand-mercier Daguerre, et de son confrère Julliot. Sa clientèle est la plus huppée d'Europe, allant de la famille royale, à titre privé ou pour le Garde-Meuble, à la grande aristocratie. Il est possible que Daguerre, agissant comme commanditaire, ait imposé une unité de goût de Carlin à Weisweiler, mais ce dernier a développé un style propre. En effet il semble avoir travaillé au début de sa carrière, de 1778 à 1785, avec Riesener (une commode en acajou portant une double estampille Weisweiler-Riesener a fait partie des collections de la duchesse de Talleyrand, propriétaire du château de Valençay). Mais l'une des caractéristiques des œuvres de Weisweiler est la sobriété de leur composition et l'extrême raffinement dans le

choix des bois, en particulier de l'acajou qu'il transcende au point d'en faire un véritable tableau où alternent les flammes et le moucheté, parfois réunis sur une même feuille de placage ! Il laisse ici des fonds de parquet en ce même bois, autrement plus coûteux que des miroirs, entre les tablettes, faisant jouer les reflets plus que la lumière brute.

Une autre caractéristique, qui pourrait être son corollaire, est la sophistication des montages. Ils demeurent invisibles. Fidèle aux traditions des ateliers rhénans, et en particulier de celui d'Oeben à l'Arsenal, Weisweiler ne laisse rien paraître des aspects techniques et des architectures menuisières. Chacun des assemblages s'emboîte avec une justesse parfaite, le montage des bronzes se perfectionne au point de n'avoir aucune vis apparente. Par ces astuces, le meuble semble sortir d'un seul bloc d'acajou travaillé.

Une telle recherche dans la mise en œuvre d'un meuble mérite que nous nous y attardions.



Fig.1

Le dessous du plateau supérieur (fig.1) est entièrement renforcé par deux traverses et une traverse transversale qui forme un parquetage largement suffisant pour recevoir le marbre.



Fig. 2

Les quatre pieds de la console se terminent par un tourillon légèrement conique, chacun marqué (ici, III) (fig. 3), qui vient s'emboîter dans la butée (fig.2) pour former ainsi un assemblage parfait.



Fig. 3

C'est le système traditionnellement employé par Weisweiler pour le montage de la galerie en bronze, à savoir une petite patte vissée sur le bâti afin qu'il n'y ait aucune fixation apparente (fig.2)



Fig. 4

Autre tour de force, le montage des bagues en bronze au niveau de la tablette centrale (fig.4) : pour le positionner, on doit le faire glisser sur la colonne cannelée et, arrivé à son point d'ancrage, puis lui faire exécuter une rotation d'un quart de tour dans l'évidement du bâti.



Fig. 5

La patte de fixation (fig.5) peut alors être fixée à la fois sur la tablette d'entrejambe et sur la colonne cannelée. Ce même bronze et ce même montage se retrouve sur la console de Camondo.

Les pieds toupie (fig.6) Weisweiler sont le plus souvent ornés dans la partie haute d'un bronze ciselé : l'ébéniste a choisi de faire deux bagues en bronze (fig .7) qui accentuent la gorge centrale et donne ainsi de la légèreté à l'ensemble du meuble.



Fig.6



Fig.7



Le château de Villandry devient la propriété de Michel-Ange de Castellane en 1754, pour 10 000 Livres. Cet ancien ambassadeur près la Sublime Porte y fait faire de grands travaux d'aménagement intérieur. Son fils Esprit-François continue et en fait une demeure digne d'un Chevalier d'honneur de Madame Sophie, tante du

Roi, honoré du cordon du Saint-Esprit (1786). La propriété est proche du château de Ménars (sa femme est une Charon de Ménars, famille maternelle de Colbert), qui, justement, appartient alors à Madame de Pompadour... qui y place les premières commodes d'acajou, « à la grecque » réalisées par Oeben.

La maison des Castellane à Paris « rue de la ferme des Mathurins » (près de la Madeleine), achetée au prince de Soubise, est l'une des seules à disposer d'une

salle de bain, après que le plan initial de Contant d'Ivry a été modifié par Cellierier.

Boniface-André de Castellane (1758-1837), passe sa jeunesse au château de Villandry. Il incarne « l'esprit des Lumières », fréquentant les salons de Madame du Deffand, et de sa nièce, Mademoiselle de Lespinasse, où il croise d'Alembert, Condorcet, l'abbé Raynal. Il rend visite à Voltaire, dans son château de Ferney, et au duc de Choiseul, son voisin de Chanteloup.



Député de la Noblesse aux Etats-Généraux, il est des premiers de son Ordre à rejoindre le Tiers, et fait adopter dans la Constitution que « nul ne peut être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public »...

Talleyrand dira de lui qu'il « était l'homme le plus spirituel que j'ai jamais rencontré... ».



Source: gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Esprit-François, peut-être moins « ardent novateur » que son fils, se retire à Paris aux débuts de la Révolution et vend Villandry tout meublé le 26 février 1791, devant M<sup>o</sup> Hubert, notaire à Tours : « ...les immeubles sont vendus pour la somme de 600 000 francs et le mobilier pour 50 000 francs... (sans autre précision que « glaces, trumeaux... »)... le nouveau propriétaire ayant vu (les meubles), les détailler n'est pas nécessaire ».

Le nouvel acquéreur est un « américain », qui a fait une gigantesque fortune dans le café à Saint-Domingue, François Chénais, originaire de Nantes.

Les Castellane, reçus à la Cour et à la Ville, très au fait des modes et des goûts du jour, sont incontestablement parmi les clients potentiels de Weisweiler, même si leur nom n'apparaît pas dans la liquidation de Daguerre. Aurait-il meublé Villandry avec un tel mobilier, si parisien ? Ou bien l'ont-ils fait venir en Touraine aux lendemains des émeutes parisiennes de 1789 ? L'absence d'inventaire ne permet pas de le dire d'autant que François Chénais est lui-aussi un client possible.

On lui connaît des prodigalités. Son goût pour la qualité des menuiseries était su aux Antilles où il avait fait construire en madriers d'acajou les logements de ses esclaves ! Pour l'orangerie de Villandry, il commande des caisses (250 !) en acajou ! Pourtant ses penchants pour la lésine sont avérés et on le cite parmi les modèles dont Gobineau s'est servi pour écrire « Mademoiselle Irnois »...

D'autant que la période n'est pas propice aux dépenses. Dès 1791 l'église est saccagée et on jette dehors les bancs seigneuriaux. Chénais est quelque peu inquiet avec des perquisitions à la recherche d'une vingtaine de canons cachés, qui n'aboutissent qu'à la confiscation de « six morceaux de carabines tronquées... hors d'état... dont on se servait jadis pour les jours de réjouissances ». Mais c'est avec la révolution à Saint-Domingue, en 1792, et l'abolition de l'esclavage qui lui coûte -dit-on- des millions que tout se gâte vraiment... Il renvoie son régisseur et réduit son personnel.

Ecoeuré de Villandry, il accepte de le vendre à un autre nantais, devenu multimillionnaire dans la fourniture aux armées. Gabriel-Julien Ouvrard est un financier flamboyant, génie de l'agiotage et de la spéculation. Quelques malversations ne l'effraient pas, ce qui lui vaut les foudres du nouvel empereur... qui finit par se rembourser en confisquant Villandry. Napoléon le donne à son frère Jérôme, créé en 1807 roi de Westphalie.

L'emplacement est stratégique : le domaine superbe et admirablement meublé, permet de tenir une petite cour, et se trouve à proximité du Valençay de Talleyrand, le cœur diplomatique de l'Europe, où se joue à cette époque le sort de l'Espagne...

Le roi Jérôme en profite peu. Insouciant, il mène une vie de plaisirs extrêmement dispendieuse qui exaspère Napoléon. Compromis dans des affaires financières, il éponge quelques dettes en cédant Villandry à ses « associés », dont le banquier Pierre-Laurent Hainguerlot, que Napoléon déteste. Il l'accuse « d'intriguer » auprès de Jérôme et menace de le faire « arrêter et enfermer dans un château fort ». En fait, les liens sont puissants entre celui-là et la reine Hortense, Elisa ou Jérôme, et sans doute renforcés par la beauté de madame Hainguerlot « la dixième muse ».



Pierre-Laurent Hainguerlot (1767-1841) est lui aussi fournisseur aux armées, dès le Directoire. Malgré l'inimitié de Napoléon, il lui prête de fortes sommes, en 1814, préparant le retour de l'île d'Elbe. Il réside à Paris, vers la place Clichy, dans un hôtel particulier autrefois aux princes de Monaco, et en Indre-et-Loire, dont il devient conseiller-général, à Villandry. Son fils James, baron en 1829, épouse Stéphanie Oudinot, fille du maréchal, duc de Reggio, qui meurt au château en 1893.

La fille de Pierre-Laurent, Rose-Paméla (1803-1881), se marie à un Bourdon de Vatry, fils du ministre de la Marine de l'Empire, et agent de change. Ils habitent

l'abbaye de Chaalis, qui devient par la suite propriété de Nelly Jacquemart-André, son ancienne protégée, et abrite aujourd'hui les collections de l'Institut... En 1906, le docteur Carvalho, fondateur de la « Demeure historique » en 1924, achète le domaine, dont il restitue le décor Renaissance et les jardins.

Les Castellane restent dans les environs, à Rochecotte, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle qu'ils cèdent à leur cousin, Emilio Terry. Ainsi il est amusant de constater ce télescopage spacio-temporel de deux puissances du mobilier. D'un côté la console, chef d'œuvre épuré d'un Louis XVI au delà de l'élégance, du à celui qui fut sans doute le plus grand ébéniste d'un temps où il y avait profusion de talents. Et de l'autre un mondain, Sud-Américain d'origine, amoureux de la France et son art de vivre au point d'avoir donné un style à son époque, onirique et nostalgique, reliant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec ce style Louis XVII.

Son architecture, aux proportions parfaites, le savant équilibre des jeux de lumière créés par les bronzes sur un acajou flammé de très grande qualité confère à notre meuble un caractère unique parmi les quelques consoles du même type réalisées par Adam Weisweiler.





Ministère de la Culture  
Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine (RMN)

Un salon de Villandry, sur la droite, la console-desserte et à droite de la cheminée, l'une des  
console d'angle.

Vers 1900 – 1920, photo par Gustave William LEMAIRE







